

A PERSONAL TRIBUTE

CHER MONSIEUR PALMER

Appelé par votre amabilité à être membre de l'Institut en 1923 et recevant régulièrement son *Bulletin*, j'ai pu suivre l'activité que vous avez déployée pendant ces dix années. Je vous apporte ici mes félicitations pour ce bel effort, auquel vous avez su associer de nombreux collaborateurs, et pour les résultats importants que vous avez obtenus.

Votre activité vise à des fins directement pratiques, mais —et c'est ce qui m'a frappé dès le moment que j'ai pris contact avec vos travaux—vous avez toujours voulu que vos méthodes, pour être plus sûres et plus effectives, fussent fondées en raison et, mieux que cela, en science. Vous avez fait vôtre cette mentalité anglo-saxonne et plus spécialement américaine qui veut que dans toute entreprise on commence à fixer rigoureusement le but à atteindre et qu'on choisisse ensuite les moyens en fonction de ce but. Mais vous avez été plus loin et, grâce à quelque chose que vous tenez peut-être de votre origine continentale, vous avez visé à éviter la superficialité de l'empirisme pur et vous vous êtes toujours préoccupé de théorie, de théorie psychologique, sans doute, mais aussi, ce que je prise spécialement, de théorie linguistique.

Il est vrai qu'ayant toujours devant les yeux une réalisation pratique aussi immédiate que possible, vous ne parlez pas le langage du théoricien pur. Aux yeux de l'homme de cabinet ou de laboratoire auquel cette préoccupation est totalement étrangère et qui ne connaît que la science pour la science, vous pouvez faire figure d'un homme un peu pressé. Mais c'est méconnaître la vraie portée de votre effort. Dans l'idéal la théorie et la pratique sont faites pour collaborer et pour se féconder mutuellement; rien dans l'un de ces domaines n'a de valeur réelle que

ce qui se vérifie dans l'autre, et s'il est heureux que des linguistes de plus en plus nombreux tournent une partie de leur activité scientifique vers des problèmes d'application, il n'est pas mauvais non plus que des praticiens viennent frapper avec une certaine insistance à la porte de l'homme de cabinet pour le sommer de leur fournir les directives dont ils ont besoin.

Dans votre carrière déjà si bien remplie vous avez constamment cherché à associer étroitement les doctrines de la méthodologie à l'analyse des faits de langage. Vous avez esquissé ou élaboré beaucoup de théories. Je vois plusieurs points sur lesquels vous avez réussi à marquer d'une façon frappante cette interdépendance étroite de la science et de l'enseignement. J'en signalerai ici trois.

Il y a d'abord la fameuse distinction saussurienne entre la *langue* et la *parole*, distinction sur laquelle je ne veux pas discuter ici et dont la légitimité n'est d'ailleurs plus guère contestée. Vous l'avez saisie par l'angle qui vous intéressait et vous opposez l'analyse intellectuelle du système de la langue le manuel de grammaire descriptive avec ses règles, ses tableaux et ses définitions, à l'usage vivant d'un langage organisé fondé sur un ensemble de réflexes solidement imprimés dans notre matière cérébrale. Cet usage vivant étant ce qu'il est, vous avez osé avoir recours aux procédés du "drill," procédés entièrement opposés aux habitudes intellectualisantes de l'école. Cette méthode d'une application difficile ou qui demande du moins une formation toute spéciale du maître est absolument adéquate au véritable mécanisme de la parole courante et les expériences que l'école pourra faire dans ce domaine auront une portée scientifique indéniable.

Cependant ce "drill" doit être ordonné; il s'agit de l'organiser de la façon la plus économique et la plus profitable. Dans votre premier ouvrage, *The Scientific Study of Languages*, vous aviez déjà esquissé un tableau des "ergoniques" du français, de ses types de structures de phrases. Depuis lors ce problème du mécanisme grammatical, de ses éléments structurels et des

rapports qu'ils entretiennent naturellement entre eux n'a jamais cessé de vous préoccuper. Je ne crois pas qu'il soit résolu encore; mais c'est là un de ces domaines où la pratique se rencontre avec la science, celle-là ayant besoin des lumières de celle-ci, mais celle-ci ayant besoin aussi d'être vérifiée et contrôlée par celle-là.

Enfin, une chose qui me paraît très caractéristique, c'est la manière dont vous avez été amené par vos recherches en lexicologie à poser le problème de la définition du mot et en général celui de l'unité de langue. Vous avez senti qu'en dehors de la solution de ces problèmes tous les travaux de statistique —et j'ajoute tous ceux de lexicographie—manquent de la base qui leur est indispensable. Rien n'est plus théorique et pratique à la fois que ces questions essentielles devant lesquelles des générations de pédagogues, de philologues et de linguistes ont passé avec indifférence.

Oserais-je dire maintenant que si les hommes de science pure peuvent être parfois un peu injustes vis-à-vis d'efforts comme le vôtre, il faudrait éviter aussi de n'être pas tout à fait équitable envers eux? La théorie scientifique a des exigences sévères et, comme les hommes sont conscients de leurs limites, il ne faut pas en vouloir au savant qui, pour se mettre à l'abri de toute influence troublante, s'enferme dans le silence de son cabinet. D'ailleurs les grandes découvertes, celles qui ont le plus de retentissement sur la vie, se font en général d'une façon toute désintéressée. Récemment les travaux du Cercle de Prague, continuant les recherches toutes spéculatives de Baudoin de Courtenay et de Saussure ont établi cette doctrine "phonologique" qui trouve de multiples applications utiles et dont l'école profitera, car elle est, comme le disait M. Meillet au Congrès de Genève, un principe de simplification et de clarté.

Les innombrables travaux des théoriciens de la langue sont une source abondante de vues fécondes qui directement ou indirectement viendront se mettre au service du praticien. Encore faut-il choisir et ne pas vouloir trop vite des résultats positifs.

car notre science est en devenir et elle lutte encore pour ses propres principes. Toutes les interventions des linguistes dans le domaine de l'enseignement n'ont pas été favorables; il faut bien le reconnaître. Cela provient de l'incertitude des bases et cela invite à la prudence. Heureux le savant qui, après avoir consacré une vie à la recherche exacte et à la méditation, peut apporter une contribution de réelle valeur à la solution de quelque problème pratique. Permettez-moi de mentionner ici le nom de mon collègue et ami M. Ch. Bally, dont les travaux de "Stylistique" et dont les importants essais sur ce qui concerne le mécanisme de l'expression affective méritent de l'attention de l'Institut. On y trouve des normes très exactes concernant l'analyse de ce que vous appelé les termes "colorés" du langage et par conséquent tous les éléments d'une méthode d'enseignement, laquelle d'ailleurs a fait ses preuves.

Je ne puis me vanter moi-même d'avoir rien créé de semblable. Cependant si j'ai entrepris des études de linguistique théorique, cela n'a pas été pour l'amour de la spéculation pure. C'est une vocation qui m'est venue un jour que je considérais avec mélancolie un petit manuel très quelconque de grammaire française, dont, maître débutant dans une école de commerce, je m'étais engagé à inculquer le contenu à une classe de jeunes gens de langue allemande. Je me demandais ce que signifiaient toutes les prescriptions formelles qui y étaient doctoralement énoncées et je conçus l'ambition de comprendre un jour ce qu'il y avait derrière tout cela afin de pouvoir mieux l'enseigner moi-même et peut-être enseigner aux autres à l'enseigner. Actuellement j'essaie de rédiger le manuscrit d'un petit livre qui s'intitulera *la Grammaire de l'Enfant*. S'il peut paraître un jour et si l'on juge qu'il peut être bon à quelque chose, je me croirai amplement récompensé des peines de toute une carrière.

Voilà pourquoi, cher Monsieur, j'applaudis de tout mon coeur à ce que vous avez fait avec tant d'énergie et je souhaite que vos efforts trouvent partout beaucoup d'écho. Puissent les manifestations de cet anniversaire, que vos amis célèbrent avec vous,

attirer l'attention des savants qui ne sont pas fermés aux préoccupations d'ordre didactique et scolaire et par là contribuer à cette précieuse collaboration de la science pure et de la pratique qui est notre idéal commun.

ALB. SECHEHAYE.

Morges (Vaud), Suisse.

Juillet, 1933.